



LIVRES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Entrevue avec Elena Botchorichvili

«Il y a une petite Soljenitsyne dans chaque personne qui écrit»

«Je plonge pour écrire, deux ou trois mois, je sais pas quel jour de la semaine on est, quelle date, ni quand je mange ou pas»

CATHERINE LALONDE

Elena Botchorichvili? C'est, pourrait-on dire, l'écrivaine russe québécoise. Géorgienne d'origine, elle est de ces auteurs émigrants de l'Union soviétique, de ces réfugiés qui ont disséminé aux quatre coins de l'exil l'imaginaire russe. Son sixième bouquin, *Seulement attendre et regarder*, une novella, s'ajoute aux livres qu'elle pose ici, traduits du russe et publiés en français, depuis son arrivée en 1992. Un livre qui sera, comme toute son œuvre à ce jour, publié pour la première fois en russe cette année.

Elena Botchorichvili parlait russe avec sa mère, géorgien avec son père, bien avant d'étudier la littérature anglaise. Elle compose un français de bric et de broc, haché d'accent, dont on tombe amoureux après deux phrases. Lisez, à haute voix: même en imitant bêtement l'accent russe, le charme y est. «Je parle quatre langues. Dans chaque langue, je parle avec accent. En russe, j'écris sans accent. Quand je parle russe, ils voient je suis pas Russe. Quand j'écris, non.» Ses livres sont courts, ses phrases rythmées, ses personnages colorés, ses pages scandées de répétitions

et de variations, entre l'obsession et la comptine. «J'aime pas quand je vois dans un livre les morceaux complètement inutiles, mis là pour engraisser. Le rythme est très important. Parfois je calcule le rythme, je compte les sons dans la phrase. Est-ce que le rythme et le feeling passent en français aussi?», demande-t-elle, soudain inquiète de la traduction.

Seulement attendre et regarder, c'est ce que font dans son récent livre les émigrés de l'Union soviétique, de «ces pays ex-post-ruinés» dans leur nouveau Montréal, ces «écornifleurs du professeur Dubé qui buvaient un thé sans fin dans son immense cuisine et contemplaient la ville bleue, en bas, renouant avec la vieille habitude communiste de passer son temps à ne rien faire», tous tachés par la nostalgie de ces pays où «on posait du vin sur la table et une kalachnikov ça se passe, et étrangement ça ne change pas dans l'histoire: l'immigrant qui est venu il y a vingt ans, l'immigrant de maintenant, avec beaucoup d'argent et famille qui l'attend, ou tout seul avec rien, c'est quand même difficile.» Elle se rappelle la fatigue, à son arrivée, l'anémie des premiers

mois qu'elle attribue au manque de soleil. «C'est choc. Immigration, c'est choc. Ou on nous casse, ou on survit.»

Le pays originel est partout, depuis son premier roman, *Le tiroir aux papillons*, en passant par *Faïna*. «Avant, j'écris seulement sur l'Union soviétique parce que j'ai tellement de misère avec les mots, les phrases, la structure, le rythme, la composition, que si en plus j'ai de la misère avec quoi

«J'aime pas quand je vois dans un livre les morceaux complètement inutiles, mis là pour engraisser. Le rythme est très important.»

dire..., explique l'auteure avec une transparente assurance. C'est lentement que maintenant je commence à écrire sur autre chose qu'Union soviétique. Ça pris vingt ans. J'écris vite, mais je pense très lentement.»

«Les émigrés sont les débris de bateaux qui ont sombré», écrit Botchorichvili. Ils ont été emportés par une vague sur le rivage, parfois ce sont des hommes, parfois ce sont des restes de mardiers. Telles des pièces d'échecs qui tombent dans la boîte après une partie. Un roi incline sa tête vers les pieds d'un pion de son

adversaire, un fou furieux cajole une reine. Tous sont égaux.»

Comme ses personnages. Andro qui, par mal d'amour, grimpe nu aux arbres pour espérer le retour de l'actrice Ekatarina. Comme les vieilles aux dents gâtées, comme Natacha l'Africaine, qui fait le grand écart à tout propos, comme le professeur Richard Dubé et sa femme comateuse aux seins opérés impeccables. «Je suis comme devant une porte fermée, et derrière, il y a du monde!», raconte l'auteure. Quelqu'un debout, quelqu'un assis, un autre malade avec le sang, un en chaise

roulante. Aussitôt que je suis prête, je peux ouvrir cette porte et dire toi, toi, toi. Et c'est tout. Je sais que si je n'ouvre pas la porte au bon moment, ils ne seront plus là. Si c'est vraiment le bon moment, comme pour La tête de mon père, en trois semaines, hop, un livre. Je plonge pour écrire, deux ou trois mois, je sais pas quel jour de la semaine on est, quelle date, ni quand je mange ou pas. Quand tu as la famille, c'est difficile, mais mon mari il comprend, il prend soin de notre

VOIR PAGE F 2: BOTCHORICHVILI

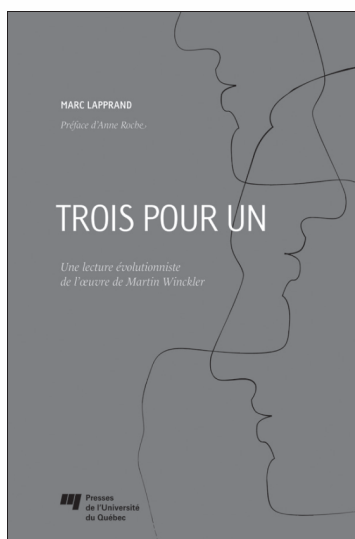
CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR.



PUQ.CA

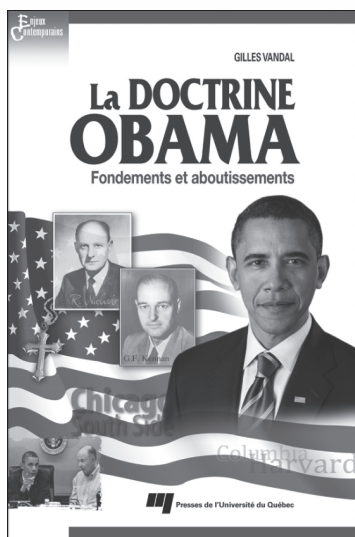
Marc Lapprand

**OFFRIER
UNE LECTURE
ÉVOLUTIONNISTE
DE L'ŒUVRE DE
MARTIN WINCKLER**

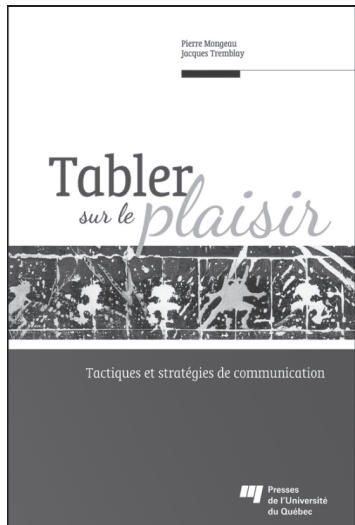


Gilles Vandal

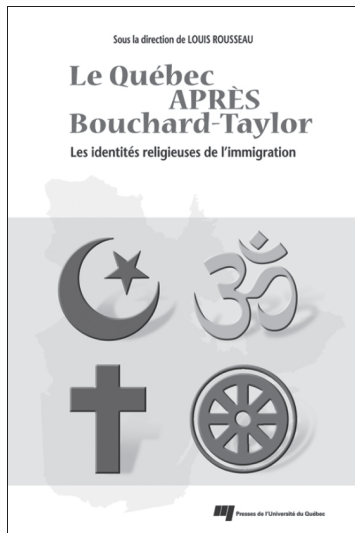
**ANALYSER
LE PARCOURS
INTELLECTUEL
D'OBAMA**

Pierre Mongeau
et Jacques Tremblay

**ÉTABLIR DES
STRATÉGIES DE
COMMUNICATION
AUTOUR DU PLAISIR**

Sous la direction
de Louis Rousseau

**COMPRENDRE
LE PROCESSUS
IDENTITAIRE
DES IMMIGRANTS**



TOUS NOS LIVRES SONT
DISPONIBLES EN VERSION
NUMÉRIQUE.

**Presses
de l'Université
du Québec**

LIVRES

EN APARTÉ

Des chameaux

Après ses études aux États-Unis, pays envers lequel il n'éprouve aucune confiance, Alaa El Aswany est devenu dentiste au Caire, tout en s'y faisant connaître comme écrivain. Son œuvre est dans une vingtaine de langues. *L'immeuble Yacoubian*, son livre le plus remarqué, met en scène les habitants d'un bâtiment où chacun est aux prises à sa manière avec la corruption et l'islamisme. Au Québec, on a pu entendre cet écrivain au Festival Metropolis bleu, où il est venu à quelques reprises.

Collaborateur au journal égyptien *El Masri El Yom*, cet intellectuel vient de réunir ses *Chroniques de la révolution égyptienne*.

Alaa El Aswany n'est pas un idéologue, mais quelqu'un qui, en bon écrivain, anticipe de façon organique le monde qui l'entoure. Aux premiers temps de la révolution égyptienne, il se trouvait tous les jours place Tahrir. Il organisait, pour les Occidentaux — puisque l'Occident, «ce n'est pas seulement les États-Unis et quelques pays colonialistes» —, des conférences de presse où il tentait de diffuser le plus d'informations possible.

Dans son livre, on le voit accompagner, par son action et ses réflexions, le mouvement révolutionnaire le plus important qu'ait connu l'Égypte depuis 1952. Il dit: «De 1882 à 1952, les Égyptiens ont lutté et sacrifié des milliers de martyrs pour deux objectifs: l'indépendance et la Constitution. La libération de l'Égypte de l'occupation britannique a toujours été liée dans la conscience des Égyptiens à l'instauration de la démocratie.»

Il évoque le poids immense que fit porter sur ce pays l'im-

périalisme britannique. Par exemple, il rappelle le soulèvement contre l'occupation anglaise en 1919 et comment une femme, Hoda Charaoui, enleva alors sa burqa en signe de libération totale. Cette année-là, son peuple avait compris d'instinct qu'il devait résister à la manœuvre qui consistait à lancer une commission d'enquête présidée par lord Miner, ministre des Colonies, un homme qui avait déjà travaillé à mieux établir la couronne britannique en Afrique du Sud avec lord Tweedsmuir, futur gouverneur général du Canada.

L'impérialisme britannique est passé. Il a glissé aux mains des Américains. D'eux, Alaa El Aswany se méfie au plus haut point. Est-ce sans raison? Le *New York Times* rappelait cette semaine que l'armée égyptienne reçoit des États-Unis environ 1,3 milliard \$US par année. Cette armée, d'ou était issu le président Hosni Moubarak, aurait touché plus de 39 milliards depuis trois décennies. À l'heure où le contrôle de la vie publique égyptienne continue d'être exercé par l'armée, cela n'a rien de rassurant.

Alaa El Aswany répliquait de près à la dynamique d'un régime dictatorial. À ce sujet, il évoque la rencontre qu'il fit un jour avec Farah Pahlavi, la veuve du shah d'Iran. Il s'était étonné de l'entendre dire et répéter que son mari et elle s'étaient dépensés pour le peuple iranien et qu'ils étaient partis la tête haute, chassés par de simples agités. «Cela nous amène à la question de l'opinion que les dictateurs ont d'eux-mêmes. L'histoire nous enseigne que tous se considéraient comme de grands héros et étaient dans un état permanent d'auto-intoxication qui les amenait à justifier tout ce qu'ils

faisaient de mal, y compris les crimes qu'ils perpétraient.» Comme d'autres avant lui, mais à sa façon, il démolit cette idée qu'un dictateur puisse être «équitable» et qu'un régime totalitaire puisse seulement employer son pouvoir singulier pour faire régner la justice véritable.

Alaa El Aswany trouve de bonnes raisons de ne pas désespérer de l'avenir des siens. Les gens ordinaires, dit-il, «même s'ils sont moins instruits, jouissent souvent d'un instinct politique sain qui leur permet de se faire avec sagacité une opinion perspicace et d'adopter avec une incroyable simplicité la position juste».

Il explique que son peuple est une sorte de chameau. Comme ce patient animal du désert, les Égyptiens sont en effet capables d'encaisser longtemps les coups, même une pluie de coups, à condition de pouvoir encore vivre et élever leurs enfants. Cependant, ils explosent dès que cette limite est franchie.

On remarquera qu'Alaa El Aswany invoque Dieu à l'occasion, mais de façon toute rhétorique, lui qui dénonce volontiers en même temps les fraudes massives et les comportements de chacal qui sont le fait de gens pieux.

L'écrivain répète à plusieurs reprises qu'une seule solution est possible pour l'Égypte: la démocratie. Presque tous ses textes se terminent d'ailleurs par une seule et même phrase, une sorte de leitmotiv: «La démocratie est la solution.»

Un autre livre, d'un autre genre peut-être, mais où il est aussi question de chameaux, de chameaux du Nord si l'on veut: *Le Saguenay autrement* et *Abécédaire de maire*, signé par Pierre Demers. C'est du maire Jean Tremblay qu'il est question ici, ce croyant d'un royaume qui navigue à vue dans la mouvance

des flots des radios-jambons très provinciales.

Une anecdote. Il y a quelques années, je m'étais demandé pourquoi le directeur du beau musée de la Pulperie à Saguenay, un homme à ma connaissance sans formation particulière pour cette fonction, occupait aussi, en même temps, un travail à temps plein à l'Hôtel de Ville. Après m'avoir demandé pour qui je travaillais, Jean Tremblay avait conclu qu'il n'avait pas d'explications à donner au *Devoir* puisque ce journal n'est pas publié dans sa ville. Il m'avait donc tout simplement racroché la ligne au nez, illustrant du fait même son sens aigu de la vie démocratique qui pique tant Pierre Demers.

En lisant les réflexions de Pierre Demers et les citations abracadabrantes de Jean Tremblay qu'il a colligées, on a envie de donner raison à Victor-Lévy Beaulieu, qui écrit dans la préface de ce livre que «là où le rituel dicte ne tue pas, tout est possible, surtout la mégalomanie, le délire verbal, la profonde naïveté et le massacre, pour ainsi dire à la tronçonneuse, auquel le maire de Saguenay se livre, dans toute sa gueloire, dans le bois franc de la langue française».

jfnadeau@ledevoir.com

CHRONIQUES DE LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE

Alaa El Aswany
Traduit de l'anglais
par Gilles Gauthier
Actes Sud
Arles, 2011, 346 pages

LE SAGUENAY AUTREMENT ET ABÉCÉDAIRE DU MAIRE

Pierre Demers
Préface de Victor-Lévy Beaulieu
Éditions des Poètes animés
Jonquière, 2012, 184 pages

EN BREF

Transcontinental achète Caractère

Les éditions Caractère, une maison spécialisée dans les ouvrages de type «grand public», ont été cédées au groupe Transcontinental. Sous le chapiteau de TC Media, le nouveau groupe d'édition de Transcontinental qui résulte de cette transaction, les éditions

Caractère agrandissent leur pré éditorial, déjà constitué de Chenelière éducation et des éditions Transcontinental. Caractère «occupe plus des deux tiers du marché parascolaire québécois», souligne l'entreprise. TC Média est placé sous la direction de Jacques Rochefort, ancien patron de Chenelière. C'est l'éditeur Jean Paré, jusqu'ici aux commandes des éditions Transcontinental, qui pilotera l'ensemble. — *Le Devoir*

BOTCHORICHVILI

SUITE DE LA PAGE F 1

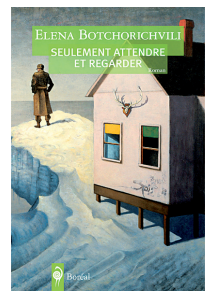
enfant quand j'écris. Quoi écrire, cette question n'arrive pas. J'ai toujours quelque chose à dire. La question seule, c'est comment. Ça, il n'y a pas solutions. Ça devient pas plus facile.»

Elena Botchorichvili a commencé à écrire toute jeune, «des petits poèmes pourris. J'ai commencé parce que j'étais pas folle, pour m'approuver parce que j'étais trop ugly, juste différente. Quand tu es jeune, tu dois être jolie ou brillante. C'était beaucoup plus facile pour moi d'être brillante.» Elle publie ainsi à 13 ans dans *Le Journal des pionniers* des jeunes communistes, devient journaliste à 16 ans au *Molodiosh Gruzii*, un quotidien géorgien. Et se met au roman ici, à la mi-trentaine. «Je pense que chaque enfant naît avec quelques rythmes dans lui. Il peut faire sortir ce rythme ou rester muet. Le rythme, tu peux pas le changer, c'est comme le style, ça vient et c'est tout. La seule chose qui change, avec le temps, tu deviens ami avec ton rythme. Tu comprends mieux. Et la distance aussi, entre ce que tu veux dire et ce que tu dis, ça devient plus court.»

Elle pense déjà à un autre projet, dont elle ne dira rien. «Je travaille sur ma petite table. J'ai été obligée de changer d'ordinateur, à cause de choses techniques, et l'ordinateur nouveau, avec ses lettres noires, ça m'a dérangée beaucoup. J'ai expliqué chez Macintosh: j'aimerais avoir les lettres blanches. Ils ont pensé que je suis folle. Pendant toute ma vie, depuis mes premières machines à taper en russe, toute ma vie, j'ai travaillé sur des lettres blanches. Subitement, les lettres deviennent noires, ça m'a dérangée. Rien pour bloquer. J'écris avec les lettres noires maintenant; ça me donne pas grand plaisir, mais pas le choix.»

Elle poursuit: «Dans l'écriture, j'ai seulement une règle: let it go. Fais ce que tu veux. Il n'y a aucune censorship. Peut-être que c'est aussi quelque chose de soviétique: il y a une petite Soljenitsyne dans chaque personne qui écrit. Tu veux batailler. Ils imposent une chose, tu batailles. Mon éditeur russe, je viens de recevoir ses corrections: je bataille. Ils pensent que je suis fermée, bien sûr. Moi, je sais pourquoi j'ai écrit.»

Le Devoir



LA REVUE XYZ DE LA NOUVELLE

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous et recevez en prime (valeur de 23 \$) *De vieilles dames et autres histoires*, recueil de nouvelles de Hugues Corriveau.

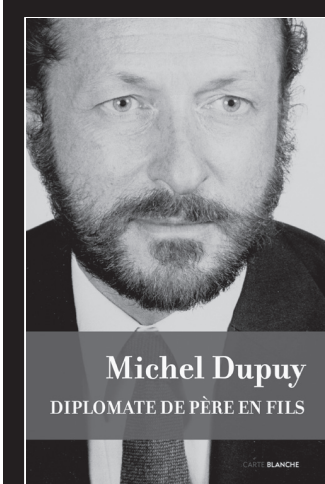


Visitez notre site Internet:
www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom	_____
Adresse	_____
Ville	_____
Code postal	Téléphone
Courriel	_____
Ci-joint <input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> MasterCard	_____
N°	Expire le
Signature	Date

RETOURNER À: XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33
Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com



Michel Dupuy
DIPLOMATE DE PÈRE EN FILS

Michel Dupuy DIPLOMATE DE PÈRE EN FILS

Un éclairage exceptionnel sur les coulisses du pouvoir comme sur les grands événements qui ont marqué le siècle dernier.

984 pages • illustré • 39,95 \$

CARTE BLANCHE

LITTÉRATURE

Amazone

C'est le quatrième livre d'Hélène Lépine, le premier que je lis d'elle. Le titre m'a attiré, d'abord. Un léger désir de rouge. La beauté du titre. Comme un poème. Comme une promesse.

Pas de repères au départ. Pas de références, pas de comparatif dans mon esprit pendant la lecture. L'image fugace d'une Virginia Woolf, peut-être, mais je ne saurais même pas dire pourquoi. Parce que la noirceur, l'appel du vide? Une phrase, sur les déserts, m'a rappelé Duras, aussi. Sans plus.

Et puis il y a le sujet. Cancer. Cancer du sein. Ablation, traitements, chimio. J'ai pensé à mon amie Suzanne, morte il y a quelques années. J'ai pensé à toutes ces femmes, mortes ou vivantes, à qui c'est arrivé. J'ai pensé que ça pourrait très bien m'arriver.

J'ai revu en pensée la photo de l'écrivaine Annie Ernaux chauve, alors qu'elle suivait un traitement pour un cancer du sein. J'ai rouvert son anthologie *Écrire la vie*. Puis relu ce passage dans son livre *Les années*: «[...] un cancer qui semblait s'éveiller dans le sein de toutes les femmes de son âge et qu'il lui a paru presque normal d'avoir parce que les choses qui font le plus peur finissent par arriver.»

Pour l'univers étouffant de la famille telle qu'elle est décrite dans *Un léger désir de rouge*, pour l'effet dévastateur de la sé-

cheresse des sentiments sur les enfants, c'est Marie-Claire Blais qui me vient maintenant en tête, avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, bien sûr. Mais on n'est pas du tout à la même époque, dans le même genre de contexte, de famille, de noirceur.

Pour le jeune garçon fou qui apparaît dans l'histoire d'Hélène Lépine, ce petit frère, avec ses crises, sa fragilité, j'ai pensé à Anne Hébert. Et à Duras, encore. Ainsi de suite. Ce livre a ouvert toutes sortes de portes en moi.

Sinon, rien. Rien de comparable dans mon souvenir. Pour ce qui est du style, de la façon de raconter, je veux dire. C'est le genre de livre qui s'insinue en vous, voilà ce que je peux dire.

C'est dur, cruel, sombre. Et pourtant, la beauté. La beauté est partout. Dans le choix des mots, l'enchaînement des phrases, les images récurrentes. Dans le souffle?

On y entend le vent, le vol des oiseaux. Des cris. Cris de folie, de douleur, de colère. On y sent la pluie, le froid, la neige mordante, et l'angoisse aussi, qui monte. On y voit le fleuve, les rives, l'île d'Orléans, on y est, dans cette maison normande où la tension est à son comble.

C'est une jeune femme de 28 ans qui raconte. Une trapéziste. Elle, qui est atteinte d'un cancer du sein. Elle: l'ablation, les traitements, la chimio. Toulouse, c'est son nom. Comme tous ses frères et sœurs, elle

porte le prénom de la ville où elle a été conçue. De grands voyageurs, les parents. Des savants froids, sans cesse absents, indifférents au sort de leurs enfants.

Donc, le cancer, la mort peut-être pour Toulouse la trapéziste. Mais l'amoureux qui a fui, aussi. Après l'ablation du sein. Toulouse abandonnée, en peine d'amour. Toulouse la trapéziste devenue amazone, Toulouse plus seule que jamais au milieu des siens, dans la maison normande de l'île d'Orléans. C'est le cœur de l'histoire.

Il y a l'Afrique, aussi, l'appel de l'ailleurs. Il y a l'ancêtre explorateur, ses carnets, comme un refuge. Il y a Moubala, l'être imaginaire à qui Toulouse écrit. Il y a plusieurs couches dans ce récit. Et une profusion de personnages, la plupart très singuliers.

Ça ressemble à une fable par moments. Une fable de la noirceur. Avec sa propre cosmologie. Avec des images fortes, des métaphores qui s'accrochent, virolorent, vont et viennent, reviennent. Celle de l'amazone, entre autres, inévitable. Celle du héron, qui prend son envol. Celle de l'écureuil noir, aussi, cet écureuil noir logé à l'intérieur de Toulouse, à la place de son cancer, qui la gruge.

Vers le milieu du roman, ça stagne un peu. Ça devient répétitif. L'impression d'avoir tout vu, que la sève ne monte plus. La peur d'être déçue. La crainte d'avoir été abandonnée à la moitié du chemin.

Et puis non. Ça reprend. Dans la troisième et dernière



partie. Ça se bouscule, même. C'est plus fort que jamais. Tout ce qui a été mis en place avant prend son sens, et ça s'ouvre, et ça s'ouvre.

Le tour de force ici: l'émotion sans cesse contenue. Pas de mélo. C'est-à-dire, oui: Toulouse pleure, rage, angoisse, crie, souffre. Mais non: ce n'est pas le genre de livre, malgré la gravité du sujet traité, qui arrache les larmes. Ce n'est pas là que ça se situe.

C'est dans ce qui échappe que ça se passe. Dans la façon dont Hélène Lépine s'aventure hors des sentiers battus. Dans la façon dont elle atteint la beauté, la crée.

Promesse tenue.

UN LÉGER DESIR DE ROUGE
Hélène Lépine
Septentrion, coll. «Hamac»
Montréal, 2012, 170 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le doux fêlé

SUZANNE GIGUÈRE

Lauréat francophone des prix Trillium 2007, Pierre Raphaël Pelletier construit depuis trente ans une œuvre littéraire et picturale dans laquelle se nouent et se dénouent les rapports à Soi et à l'Autre.

Entre l'étreinte de la rue et la fièvre des cafés est le récit d'un artiste solitaire et indigné qui, après vingt ans de brume éthérique, choisit de s'affranchir de l'emprise de l'alcool. R., le narrateur, voit sa souffrance dans les yeux de ses enfants. Il a touché le fond, ce point ultime où s'impose la capitulation. Mais une part infime de lui-même se cramponne à l'idée que renoncer signifierait accepter de mourir. Il choisit la marche comme thérapie. Marcher, c'est revenir à soi, une sorte de yoga ambulatoire. R. déambule, rencontre d'autres écorchés de la vie, ses amis, ses enfants. Il s'arrête dans les cafés du marché By d'Ottawa, où il consigne dans un carnet de petites histoires vagues, passagères, engageantes. Parfois il croise une femme qui le «regarde avec toute cette éternité que les femmes portent en elles». Viendra-t-elle enfin, l'inconnue, l'absente, l'inespérée? De retour chez lui, il se prépare à une autre nuit de peinture. C'est grâce au frère Jérôme

que R. est devenu peintre. «Tiens, v'là de la couleur, des pincesaux. Fais-en», lui avait dit le frère Jérôme à son atelier.

R. revendique depuis longtemps la pensée délinquante. Dans un style bien à lui, intempestif et drôle, grinçant et irrévérencieux, il évoque les arrestations et les emprisonnements arbitraires des manifestants qui protestaient en 2010 contre la tenue, au coût d'un milliard de dollars, du G8 et du G20 à Toronto: «Au bûcher, la Charte canadienne des droits et libertés! On arrête qui l'on veut [...] On ne badine pas avec les monarches.» Le fauve est lâché.

Vertigineusement libre, rempli d'envolées et de demi-tours, porté par un ton léger et impondérable, grave et passionné, le récit de Pierre Raphaël Pelletier se lit comme une confession, comme un appel, comme une main tendue au-dessus du vide. Les fictions sont les ruses d'une réalité qui se raconte.

Collaboratrice du Devoir

ENTRE L'ÉTREINTE DE LA RUE ET LA FIÈVRE DES CAFÉS

Pierre-Raphaël Pelletier
Éditions David
Ottawa, 2012, 148 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un thriller botanique chez Marchand de feuilles

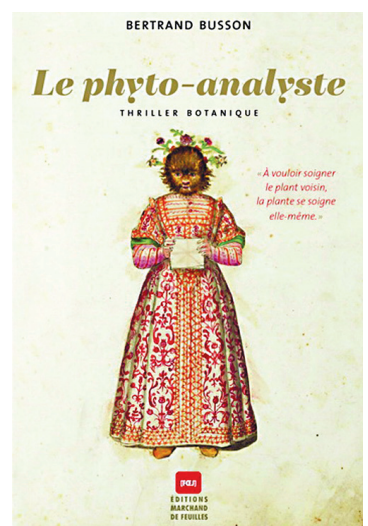
C'est chaque fois un plaisir de prendre entre ses mains les livres aux angles arrondis des éditions Marchand de feuilles. D'une facture soignée, ils sont souvent ludiques, remplis de fantaisie et d'humour, comme en témoigne le tout dernier, *Le phyto-analyste*, un thriller botanique sur la destruction humaine et végétale de la planète, mais aussi sur l'amour et l'amitié.

SUZANNE GIGUÈRE

Quand Germain Tzaricot, spécialiste en biologie végétale, retrouve ses plantes d'intérieur mortes et qu'il voit ses amis tomber comme des mouches, sa vie prend un tournant inattendu. Mêlé malgré lui à une conspiration planétaire, il décide d'enquêter avec son ami Jamal.

Au cœur de ce thriller plein d'action, de rebondissements, de suspens, de supercheries et de malice, apparaît Gorzi Gloukov, un paléobotaniste (spécialiste des plantes mortes) aux noirs desseins. Le scientifique considère que l'expérience humaine a trop duré, qu'elle s'est détériorée au point de devenir une farce. Pour lui, il n'y a plus une seule raison d'espérer en l'humanité sur terre, compte tenu de l'expérience des XX^e et XXI^e siècles marqués par la guerre et la terreur, l'industrialisation, la surconsommation, la capitalisation et la destruction des ressources et des espèces. Dans sa folie indignée et rageuse, il a mis au point une drogue «nucléaire» qui en un souffle destructeur risque d'éradiquer la race humaine et de décimer la planète.

Enquête sur la drogue verte est entrecoupée d'épiphanies amoureuses quand Germain Tzaricot retrouve sa blonde Rachel disparue mystérieusement: «*Ses cheveux ébouriffés flottaient dans le vent comme un drapeau. Je n'avais jamais été patriotique, mais elle était ce territoire dont j'avais toujours rêvé. Je me lançai dans ses bras, rassuré par la solidité de son étreinte.*» Il y a aussi les retours sur le passé familial du narrateur, émouvants et drôles. Sa mère qui a toujours rêvé de voyager lui confie avant de mourir qu'elle va enfin partir sur... la planète Mars. Depuis, Tzaricot regarde au ciel «dans l'espoir insensé de voir tomber une carte postale». Plus loin, avec la même drôlerie triste, il raconte qu'en enterrant les cendres de son père — le plus philosophe des botanistes — dans un ma-



gnifique jardin de campagne, il a prononcé les mots suivants: «*Pousse en paix, papa.*»

Même si l'idée est sympathique, le sujet original, l'écriture habile et le style léger, on ne sait plus où donner de la tête dans cette histoire étrange qui part dans tous les sens, où l'on saisit que les végétaux sont la mémoire du monde et de loin les aînés de l'espèce humaine si jeune et si fragile. Est-ce une métaphore sur jusqu'où peut aller la folie humaine au mépris du sens et du principe du respect de la planète? Ou encore une préoccupation des applications du progrès scientifique potentiellement nuisibles à l'humanité? Autant de pistes possibles dans ce premier roman de Bertrand Busson, qui procure néanmoins un plaisir de lecture à contre-courant des thrillers ultraviolents qui fleurissent en ce moment.

Agé de 29 ans, bachelier en arts de l'Université de Montréal et diplômé en création littéraire, botaniste amateur, l'auteur vit avec sa femme primatologue et leurs 65 plantes. Romanesque, non?

Collaboratrice du Devoir

LE PHYTO-ANALYSTE
Bertrand Busson
Marchand de feuilles
Montréal, 2012, 296 pages

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

Bonheur d'occasion Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Du Silence, Erta, La Frégate...

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres anciens avant 1800
Americana et Canadana
Expertise de documents et d'archives

Refus Global, le Vierge incendié
Reliures d'art

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

PALMARÈS Gaspard LE DEVOIR

Du 6 au 12 février 2012

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (MÉDIANES DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Petals' pub / Ariette Cousture / Libre Expression	1/3
2	AN.G.E. • Tome 10 Obscuritas / Anne Robillard / Wellan	2/5
3	Défense de tuer / Louise Penny / Flammarion Québec	3/5
4	Bonheur, es-tu là? / Francine Ruel / Libre Expression	8/16
5	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis / Jean-Pierre Charland / Hurtubise	7/14
6	La serveuse du Café Chéri / Yves Beauchemin / Michel Brûlé	4/15
7	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite / Louise Tremblay-D'Essiembre / Guy Saint-Jean	5/13
8	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers carrossiers / Patrick Sénécal / Alire	6/15
9	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille / Michel David / Hurtubise	9/7
10	Désirs, vertiges et autres folles / Elisabeth Locas / Intouchables	-/1
▼ Romans étrangers		
1	Hôtel Adlon / Philip Kerr / Du Masque	1/3
2	Storyteller / James Siegel / Cherche Midi	-/1
3	Les mille automnes de Jacob de Zoet / David Mitchell / Alto	3/3
4	Le palais de minuit / Carlos Ruiz Zafón / Robert Laffont	6/2
5	Œil pour œil / James Patterson / Howard Roughtan / Archipel	2/4
6	Toyer / Gardner McKay / Cherche Midi	4/12
7	Limonov / Emmanuel Carrère / P.O.L.	5/13
8	Le Chinois / Henning Mankell / Seuil	7/15
9	Vague de chaleur / Richard Castle / City	-/1
10	Autre-monde • Tome 4 Entropie / Maxime Chattam / Albin Michel	-/1
▼ Essais québécois		
1	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments / Jean-François Lisée / Alain Stanké	1/3
2	C'était au temps des mammoth laineux / Serge Bouchard / Boreál	-/1
3	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers... / Éric Duhaime / VLB	2/3
4	Cart presque perdu de ne rien faire / Dany Laferrière / Boreál	3/10
5	Et si mourir s'apprenait... Réflexions sur la fin de vie / Serge Daneault / La Presse	-/1
6	Marfa Inc. Grandeur et misère du clan scillon au Québec / André Cellot / André Noël / Homme	6/68
7	Liliane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé? / Normand Baillargeon / Flammarion	4/2
8	Le Québec et la nouvelle donne internationale / Pierre Dubuc / Renouveau québécois	5/3
9	La sexualité spectacle / Michel Dorais / VLB	9/4
10	Le camp des justes / Gil Courtemanche / Boreál	-/1
▼ Essais étrangers		
1	Une histoire populaire de l'humanité / Chris Harman / Boreál	1/2
2	Paroles libres / Mikhail Khodorkovskij / Fayard	-/1
3	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme / Jim Stanford / Lux	3/14
4	L'homme de sable. Pourquoi l'individualisme nous rend malades / Catherine Ternynck / Seuil	-/1
5	Nouvel éloge de la folie. Essais édités & inédits / Alberto Manguel / Actes Sud / Leméac	5/2
6	American eco. Les Américains et l'environnement... / Hélène Cré-Wiesner / Delachaux et Niestlé	-/1
7	Une rencontre / Milan Kundera / Gallimard	7/5
8	Islam et le réveil arabe / Tariq Ramadan / Presses du Châtelet	-/1
9	Mon enfant n'est pas à vendre / Joel Bakan / Transcontinental	4/4
10	L'homme est-il un grand singe politique? / Pascal Picq / Odile Jacob	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Marie-Sissi
LABRÈCHE
AMOUR ET AUTRES
VIOLENCES

« Marie-Sissi écrit très bien. La folie est là, la violence aussi. Des amours malades, tordues, jamais simples... C'est un beau recueil de nouvelles. »
Anne Michaud
Radio-Canada
Bernier et cie

Marie-Sissi LABRÈCHE
AMOUR ET AUTRES VIOLENCES
Nouvelles

Nouvelles • 164 pages • 19,95 \$
ÉGALEMENT EN FORMAT NUMÉRIQUE

Boreál
www.editionsboreal.qc.ca

© Martine Doyon

LITTÉRATURE

EN BREF

Bédé: des grenouilles dans un aréna

En s'ouvrant à un public plus large, la bande dessinée «gossée» au Québec ne pouvait pas échapper... au hockey. A preuve, ce *Planète Zookey* (Petit Homme), première créature bé-

désque de Shawn Sirois et Jean-François Vachon, qui envoie la rondelle dans la sphère du 9^e art en suivant les marques sur la glace de grenouilles impliquées maladivement dans ce sport national. La facture est agréable, le scénario faible, mais à l'image de l'objet qu'il caricature, ce n'est pas parce que c'est vide que ce n'est pas divertissant. — *Le Devoir*

Invitations à la librairie Paulines



Mardi 21 février 19 h 30
Les Printemps arabes
Devenirs et incertitudes

Avec:
Gilles Bibeau, anthropologue
Karim Jbeili, psychanalyste
Michel Peterson, psychanalyste
Contribution suggérée : 7\$



Jeudi 23 février 19 h 30
Le Mois de l'histoire des Noirs
en poésie... Soirée en hommage
au poète DAVERTIGE...

Avec plusieurs poètes de
Mémoire d'encrier
Contribution suggérée : 5\$



5 ans
déjà
sur la rue
Masson

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

SODEC
Québec

RENCONTRE À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
mercredi, 22 février, 18h00

LES MÉDECINS SONT-ILS MALADES? EMPATHIE OU DISTANCE. L'EXEMPLE DU SIDA

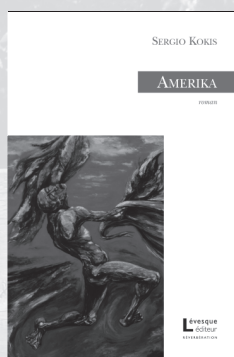
Le docteur
JEAN-PIERRE ROUTHY
s'entretiendra
avec
l'écrivaine
CATHERINE MAVRIKAKIS

INFOS : LIBRAIRIE@GALLIMARD.COM



[H É L I O T R O P E]

Présentement en librairie



Sergio Kokis
Amerika
roman

Au début du xx^e siècle, un groupe de Lettons quittent leur misérable bourgade pour trouver une vie meilleure dans la mythique Amérique : Brésil, terre promise ?

Nicolas Tremblay
Une estafette
chez Artaud
autogenèse littéraire



Ce roman mélange les genres littéraires. C'est une autofiction pathétique qui intègre une biographie condensée d'Artaud ainsi qu'une présentation de son mythe.

DISTRIBUTION : DIMEDIA INC.
Courriel : general@dimedia.qc.ca
Site Internet : www.dimedia.qc.ca

Lévesque
éditeur

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les variations Sollers

CHRISTIAN
DESMEULES

C'est Hector de Saint-Denis Garneau qui écrit quelque part, parlant peut-être de lui-même : «*C'est un peintre qui promène ce qu'il est parmi ce qu'il y a.*» Écrivain de rythme et de mouvement, poète plus qu'on ne le croit, Philippe Sollers semble suivre lui aussi la lumière à la trace : peinture, femmes, XVIII^e siècle, projecteurs. Il ne faut donc pas s'étonner de l'entendre nous dire : moi aussi, je suis peintre.

Cette fois, il s'agit de ressusciter une enfance lumineuse en ravivant le grand cèdre au fond de la cour de la maison familiale de Bordeaux (disparue), en célébrant sa complicité avec l'une de ses sœurs ou en convoquant quelques peintres significatifs.

Sollers, ce n'est plus vraiment un secret, écrit un peu le même roman depuis une petite trentaine d'années — voire depuis *Une curieuse solitude* paru en 1958. Avec un coup de pinceau à l'identique, une même palette de couleurs, *L'éclaircie*, son dernier roman, campe un couple d'amoureux qui se crée une île déserte (ici un petit studio de la rue du Bac à Paris), pose un regard critique sur ses contemporains névrosés, un commentaire social et autobiographique un peu crypté.

L'éclaircie, autrement, est un long commentaire artistique en forme de «*guerre du goût*» qui s'enroule autour d'un récit sans véritable issue dont l'importance, c'est ce qu'il faut accepter, est parfaitement secondaire.

On y croise Casanova, Stendhal, Picasso et Manet. Surtout Manet. Ceux qui ont lu *Le cœur absolu* (1987) se souviennent peut-être que l'écrivain y imagine une société secrète ayant pour but le bonheur de ses membres et dont l'un des statuts précise qu'un «*candidat doit faire la preuve de sa vue et de son oreille*», en plus d'aimer *L'asperge* de Manet — un tableau minuscule et solitaire exposé au Musée d'Orsay.

L'hymne à Manet

Avec Manet, «*une éclaircie sans précédent anime le temps et l'espace*». Les femmes qu'il peint sont les plus exceptionnelles de l'histoire de la peinture, «*les plus libres et les plus gratuites de tous les temps*». Qu'est-ce qu'une belle jeune femme s'il n'y a pas, demande Sollers, un Manet ou un Picasso pour la voir? «*Une hypothèse, une photo, un plan de cinéma vieillissant à vue d'œil.*»

Retour à Sollers. Et à la fiction : entre toutes les femmes existe Lucie, riche mécène à la jeune quarantaine rencontrée lors de la mise en vente du ma-



SOURCE GALLIMARD

Philippe Sollers vient de publier *L'éclaircie*, où l'on croise Casanova, Stendhal, Picasso et Manet.

nuscrit d'*Histoire de ma vie* de Casanova. Une sorte d'âme sœur. Ou plutôt, de «*corps sœur*», précise le narrateur, qui y critique ses contemporains — y compris ses anciens amis radicaux —, «*tassés, résignés, sous contrôle*». Il y exprime sa terreur du couple fusionnel, dont l'antimodèle absolu s'incarne dans la version française de la série télévisée *Un gars, une fille*, «*chef-d'œuvre français de cette époque*» — sans savoir que cette vision du couple et de l'amour chargée de «*vulgarité réaliste*» est en réalité... québécoise. Tant mieux pour nous!

La peinture, l'amour sans témoins, l'infilmable: *L'éclaircie* comme une sorte de compte rendu de l'expérience littéraire (pour ne pas dire «*intérieure*», façon Georges Bataille). Une preuve supplémentaire de la radicale liberté revendiquée par Sollers,

qui s'était juré, écrit-il, de ne jamais travailler et qui, en effet, ne travaillera jamais vraiment. «*J'aurai tenu mon cap au millimètre.*»

Une poétique de la perception

Donc, peintre, Sollers? Aïcha Wald Lasowski, dans *Philippe Sollers, l'art du sublime*, court essai porté par un enthousiasme un peu fiévreux, choisit pour sa part une autre issue et insiste sur le potentiel musicien de l'écrivain français, dont l'œuvre entière s'appuie sur un art de la variation. À travers son expérience de la musique, son rapport au féminin, estime Wald Lasowski, c'est une sorte de «*poétique de la perception*».

L'auteur de *Paradis* (1981), roman-poème sans ponctuation mais débordant de rythme, qui est peut-être son chef-d'œuvre («*la clé de voûte*», écrit Lasowski,

ki), conjugue depuis longtemps musique, lumière et fleur (ou femme). En font foi ses premiers mots : «*voix fleur lumière écho des lumières*».

Philippe Sollers, *l'art du sublime* est suivi de trois courts entretiens avec l'écrivain consacrés tour à tour à son voyage en Chine de 1974 avec Roland Barthes, à Picasso et à Haydn.

Collaborateur du Devoir

L'ÉCLAIRCIE

Philippe Sollers
Gallimard
Paris, 2012, 256 pages

PHILIPPE SOLLERS,
L'ART DU SUBLIME

Aïcha Wald Lasowski
Pocket
Paris, 2012, 192 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Comics et confession

CHRISTIAN
DESMEULES

Samuel Bidault a «*quarante ans, dix livres en trop, quatre cheveux blancs*». Le principal protagoniste et narrateur de *Monsieur Électrique*, le cinquième roman de Jean-Marc Beausoleil, est professeur de français langue seconde au Shakespeare College (et le Shake, connu comme «*le pire cégep parce qu'il reçoit les pires étudiants*»).

Divorcé d'une ambitieuse avocate, plus jeune que lui, il vivait jusqu'à récemment l'existence endormie et précaire de l'homme fraîchement célibataire : draps aux fenêtres, boîtes en carton servant de meubles, frigo aussi vide que les bouteilles d'alcool qui s'accumulent.

Soupçonné de meurtre par la police, qui le croit à la tête d'un réseau de prostituées de luxe, on exige de lui une confession écrite (qui deviendra le roman) constituée de nombreux retours en arrière égrenant la liste de ses déboires. Des déboires qui font une large place à l'échec de son mariage.

À toute chose malheur est bon : c'est l'incubateur d'où sortira en quelque sorte *Monsieur*



MÉLANIE DESOURDY

Jean-Marc Beausoleil publie son cinquième roman, *Monsieur Électrique*.

Électrique. Seul et unique superhéros québécois, Richard Saint-Laurent, un jeune monteur de lignes d'Hydro-Québec, doit ses pouvoirs à un accident survenu durant la crise du verglas de 1998. Avec un ami dessinateur, Bidault crée une bande dessinée dont le succès sera, contre toute attente, immédiat et retentissant. Recruté par Marvel — l'empire des *comic books* aux États-Unis, qui a

donné notamment naissance aux Spiderman, Captain America, Iron Man, Hulk et autres Thor —, le duo nage dans l'argent facile.

L'attrait du narrateur pour les prostituées de luxe l'amènera à entretenir une relation «*privilégiée*» avec une certaine Natasha, qui est aussi (mais sous un autre nom) l'une de ses étudiantes. Elle sera retrouvée morte, comme deux

autres de ses collègues. Des meurtres liés à une histoire un peu nébuleuse de militants écologistes opposés à un riche promoteur immobilier fétichiste à ses heures.

L'auteur de *La conversation française* (2001), d'*Utopie Taxi* et de *Blanc bonsoir* (2010 et 2011) signe cette fois un roman divertissant et plutôt bien tourné, malgré la structure plutôt convenue du récit. *Monsieur Électrique* a toutefois quelques lourdeurs : c'est l'impression que donnent quelques passages plutôt didactiques où le narrateur sent la nécessité de nous fournir des explications sociologiques ou historiques sur le phénomène des superhéros ou de la bande dessinée.

Trop d'histoires qui paraissent parfois d'un intérêt secondaire en regard du récit principal — qui est aussi, si on veut, celui d'une rédemption. Une idée intéressante, en somme, mais qui n'a peut-être pas été exploitée de la meilleure façon.

Collaborateur du Devoir

MONSIEUR ÉLECTRIQUE

Jean-Marc Beausoleil
Triptyque
Montréal, 2012, 200 pages

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Fictions critiques

Enrique Vila-Matas et Carlos Liscano passent aux aveux

CHRISTIAN
DESMEULES

L'art du monologue, de la conversation débridée avec soi-même, de la pirouette critique, Enrique Vila-Matas s'y connaît. Avec la littérature et la bibliomanie, c'est sans doute l'essentiel de son fonds de commerce.

Il en fait une fois de plus la démonstration dans *Chet Baker pense à son art*, un petit livre qu'il faut lire comme une sorte de testament crypté et qui se positionne d'emblée en marge de la production habituelle de l'écrivain espagnol (*Bartleby et compagnie*, *Le mal de Montano*).

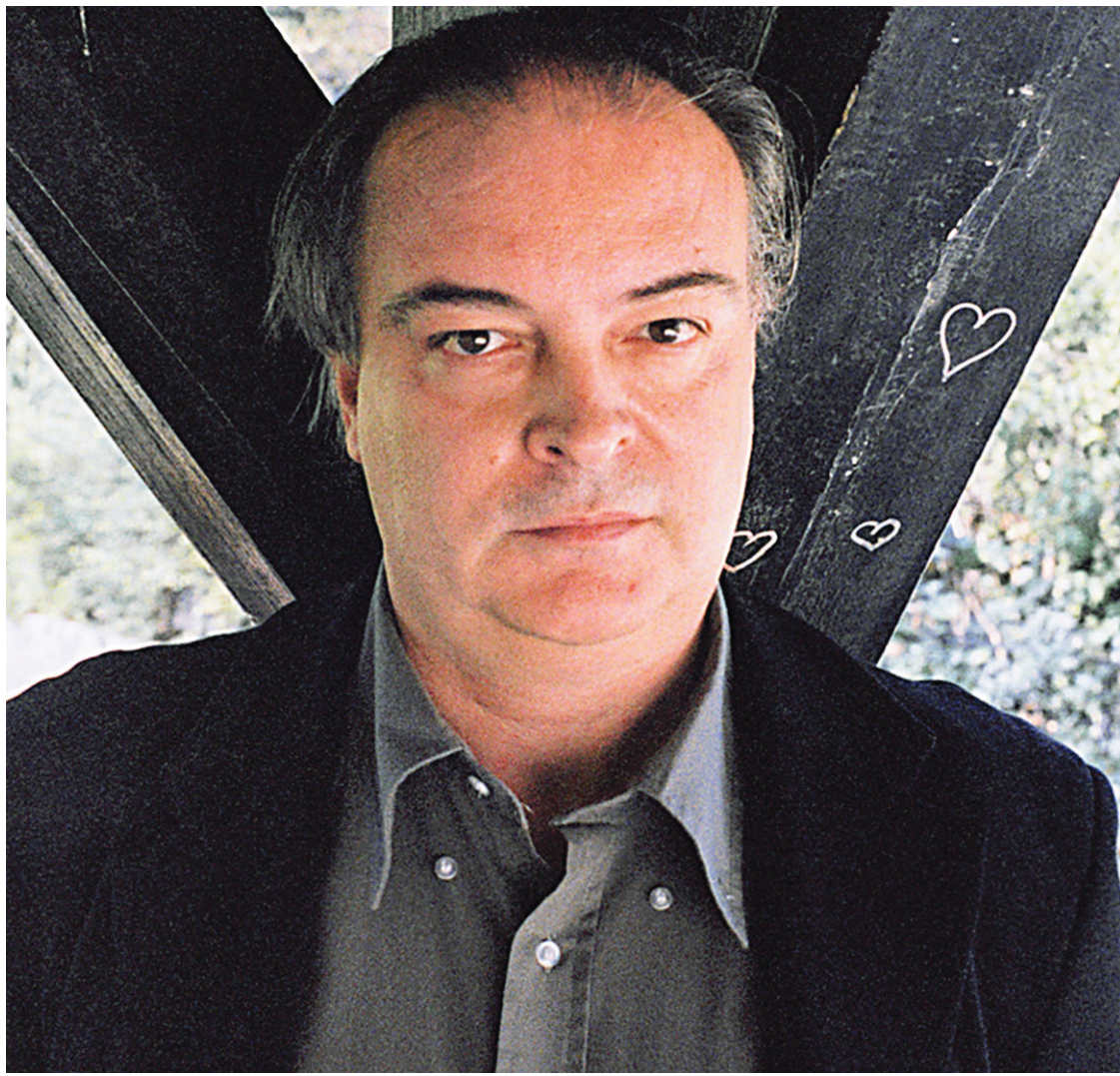
L'écrivain espagnol — qui, de son propre aveu, se fait passer pour un critique — y met en question la possibilité du récit à notre époque, confrontant la littérature qui fait le choix de la rassurante et «illusoire succession des faits».

Il tente de réconcilier, avec ses ruses habituelles et un sourire chargé d'ironie au bord des lèvres, les «écrivains prétentieux et leurs jumeaux idiots». Les difficiles et les autres, incarnés aux fins de sa démonstration par Simonon (auteur notamment des *Fiançailles de M. Hire*) et par Joyce. Verdict sommaire: «La littérature Hire naît de son incapacité à supporter le désordre inconsidéré de la vie.»

L'art de Vila-Matas réside tout entier dans la posture. Pensez à une sorte de luthier qui détiendrait la recette secrète d'un vernis inimitable. L'écrivain en samouraï, selon Roberto Bolaño: «Avoir du courage en sachant dès le départ qu'on sera battu et aller au combat: voilà ce qu'est la littérature.»

Écrire par horreur du vide

La vérité? Vila-Matas fait ses propres lois, invente les ordres félés dont il devient membre. Il imagine des livres et des auteurs, comme cette Susan Strand dont on aimerait bien lire *Les illisibles*. Un livre qui semble passionnant et qui, vérification faite, n'existe tout simplement pas. Le visage de Vila-Matas s'illumine d'un sourire en forme de «Je t'ai eu». Et Chet Baker, dans tout ça? A peu près aucun rapport. Un autre truc sorti de son chapeau mou.



MIKHAIL KLIMENTIEV AFP

L'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas a reçu le prix Médicis étranger en 2003 pour *Le mal de Montano*.

Moins ludique est la démarche de Carlos Liscano, écrivain uruguayen, auteur de *L'écrivain et l'autre* (Belfond, 2010). Liscano entretient un rapport pour le moins ambigu avec l'écriture, flôlant l'aquibonisme, marqué par les treize années qu'il a passées dans une prison de Montevideo pour son engagement dans le mouvement Tupamaros, un mouvement politique d'extrême gauche. Treize ans à se maintenir en vie par l'écriture d'un «roman mental» qu'il a mis ensuite des années à «retranscrire», notamment au cours d'un long exil en Suède.

«Je ne devrais pas être écrivain, ni rien de ce genre. Je devrais avoir une petite épicerie à La Teja. Vendre du riz, de la farine, du maté, des pommes de terre. Saluer les voisins tous les ma-

tins. Tout le reste a été inutile, désir démesuré, vanité, grandes aspirations de petite tête.» Doutes littéraires et aquibonisme généralisé: *Le lecteur inconstant* est une sorte de journal de création, un almanach qui souligne le passage des saisons, l'immobilité générale.

Un beau témoignage d'intranquillité. Sur *Vie du corbeau blanc*, le court roman dont l'écriture s'est fait en parallèle: «J'ai essayé de réécrire Moby Dick et j'ai failli me noyer.»

Pour écrire, il faut être un peu irresponsable, reconnaît Liscano. Il faut savoir perdre son temps, être capable de faire quelque chose pour rien. Comme de creuser un puits au milieu d'un champ et de le reboucher tout de suite après en avoir enlevé toute la terre. «On écrit par

horreur du vide.» Et c'est ici qu'il rejoint Vila-Matas.

Collaborateur du Devoir

CHET BAKER PENSE À SON ART

Enrique Vila-Matas
Traduit de l'espagnol par André Gabastou
Mercure de France
Paris, 2011, 176 pages

LE LECTEUR INCONSTANT SUIVI DE VIE DU CORBEAU BLANC

Carlos Liscano
Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Martine Breuer et Jean-Marie de Saint-Lu
Belfond
Paris, 2011, 372 pages

LETTRES FRANCOPHONES

Lyonel Trouillot, le passé revisité

LISE GAUVIN

Elle s'appelle Anaïse, comme l'amoureuse de Manuel dans *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain. Elle est Européenne, d'origine haïtienne par son père, lui-même fils d'un mulâtre, Xavier Montès, homme d'affaires disparu au moment de l'incendie de sa maison de l'Anse-à-Fôleur. Cette maison et celle de son voisin et ami, le colonel à la retraite Pierre André Pierre, «noir comme tous les membres de sa famille avant lui», avaient été anéanties durant une nuit, quelques décennies auparavant, sans que personne puisse en découvrir le coupable. Anaïse revient en Haïti avec l'intention de visiter les lieux du drame et de prendre contact avec la culture de ce pays qu'elle n'a jamais habité. Tel est le scénario sur lequel se fonde le dernier roman de Lyonel Trouillot, *La belle amour humaine*, un roman qui a été sélectionné pour le Goncourt à l'automne 2011.

Déjà auteur d'une œuvre abondante, le romancier se livre ici à un exercice de mise en relation du présent haïtien avec son passé et les zones obscures du comportement de certaines de ses élites. Le présent apparaît dans les deux monologues qui structurent le récit: celui du chauffeur-guide, Thomas, et celui, plus bref, de la jeune fille après son arrivée à destination. Le trajet est l'occasion pour le chauffeur de faire de nombreux commentaires portant aussi bien sur les scènes qui s'offrent alors à sa vue que sur les observations recueillies au cours de ses précédents parcours. Le lecteur a



PHILIPPE DESMAZES AFP

Professeur de littérature à Port-au-Prince, en Haïti, Lyonel Trouillot est journaliste, poète et romancier.

ainsi droit à des morceaux d'anthologie décrivant la vie à Port-au-Prince. Surtout le bruit: «Les étrangers souvent y perdent leurs oreilles, à entendre malgré eux, égaux en droit dans le vacarme, les choses, les bêtes et les humains. Les casseroles. Les pots d'échappement. Les crieurs qui marchent tout, des élixirs aux antibiotiques en passant par les crèmes éclaircissantes et les pilules qui font grossir. Les fonctionnaires de la mairie qui chassent les marchandes de céréales, de fruits et de légumes installées sur la chaussée. [...] Au centre-ville, le bruit, c'est comme la pauvreté, on n'en a jamais fait le tour.» Et le chauffeur n'est pas tendre envers le touriste, qu'il décrit

comme «un portefeuille qui commente le peu qu'il voit sur un ton sans appel». Sans parler des femmes en quête d'aventures.

Portrait d'un monde révolu

Tout en racontant des anecdotes tirées de son expérience, le chauffeur, lui-même originaire de l'Anse-à-Fôleur, révèle peu à peu les circonstances de l'incendie dévastateur: «Les deux maisons, identiques en tous points, et leurs propriétaires, [...] deux conquérants des temps modernes, avaient brûlé sans bruit, sans compte, sans attirer un seul regard, à ras le sol, dans une parfaite égalité devant la catastrophe.» Façon de dire que les deux catégories sociales qui

ont dominé Haïti, les «mulâtristes» et les «noiristes», appartiennent désormais au passé. Le fils de Montès avait survécu, qui avait aussitôt quitté Haïti pour un autre pays. Quant à sa petite-fille Anaïse, elle serait la seule, parmi les clients de Thomas, à être venue chercher dans cette contrée autre chose que du pouvoir ou des loisirs. Lorsqu'elle prend la parole, dans la deuxième partie du récit, elle se rend compte que «le partage inéquitable des mots n'est pas le moindre mal». A fréquenter le chauffeur, son oncle peintre et les gens du village, elle se rend compte aussi tout renvoie à cette question: «Quel usage faut-il faire de sa présence au monde?»

Ce portrait d'un monde révolu, celui des petits maîtres sûrs de leur suprématie et dispensateurs des plus injustes châtimens, fait par un chauffeur-philosophe, peintre à ses heures et observateur perspicace, se termine par des points de suspension qui laissent entendre qu'il reste encore une place pour cette «belle amour humaine» que souhaitait le romancier Jacques Stephen Alexis. Roman de la maturité, celui-ci reprend les thèmes familiers de Lyonel Trouillot sous la forme d'une méditation à voix alternée portée par une génération qui n'a pas baissé les bras devant l'Histoire à venir.

Collaboratrice du Devoir

LA BELLE AMOURE HUMAINE

Lyonel Trouillot
Actes Sud
Arles, 2011, 170 pages

la grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389

Chaque automne j'ai envie de mourir se dresse comme une petite statue élevée au milieu de la ville à la mémoire de tout ce qui brille au fond des gens.

À travers 37 secrets, Véronique Côté et Steve Gagnon nous offrent une langue vivante derrière laquelle se cachent toute la force et la fragilité du monde.

Déjà en librairie

Véronique Côté
Steve Gagnon

Chaque automne j'ai envie de mourir secrets

AUSSI DISPONIBLE EN FORMATS PDF ET EPUB

www.Hamarc.ca

Conseil des Arts du Canada

Serge

BOUCHARD

C'ÉTAIT AU TEMPS DES MAMMOUTHS LAINEUX

«C'est un récit nostalgique sans l'amertume, sans les regrets, que nous livre Serge Bouchard, qui a su bien vieillir, avec le courage de la lucidité et la douleur de la sensibilité. Avec l'indignation collée aux flancs aussi.»
Josée Blanchette,
Le Devoir

Serge Bouchard

C'ÉTAIT AU TEMPS DES MAMMOUTHS LAINEUX

Boréal

Essai • 232 pages • 24,95 \$

ÉGALEMENT EN FORMAT NUMÉRIQUE

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

© Marie-Christine Lévesque

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La réforme Cadotte de l'école



LOUIS CORNELIER

Psychologue, docteur en sciences de l'éducation et ancien commissaire scolaire, Robert Cadotte mène depuis plusieurs années un combat en faveur d'un système scolaire québécois plus juste. Dans une longue *Lettre aux enseignantes* qu'il vient de faire paraître, il actualise sa lutte avec l'enthousiasme qu'on lui connaît. «*Quand on veut traiter une maladie, écrit-il, on cherche d'abord la cause. Et la cause des dysfonctionnements scolaires dans les milieux plus pauvres, ce ne sont ni les gènes de l'enfant, ni ceux des parents. C'est l'environnement créé par la pauvreté. Si la pauvreté est une maladie, c'est une maladie de la société, pas une maladie individuelle.*»

Or, déplore Cadotte, la formation dispensée aux futures enseignantes (dans ce livre, ce terme est toujours employé au féminin, pour tenir compte du fait que les femmes sont majoritaires dans la profession) dans les universités ne leur permet pas «*de comprendre les causes profondes de la pauvreté*». Cela explique la prédominance du «*paradigme médical*» dans la recherche des causes de l'échec scolaire. «*[Les enseignantes], écrit Cadotte, en viennent alors à rechercher la source des problèmes dans les enfants eux-mêmes. Le pas n'est pas loin ensuite de considérer les enfants comme des malades souffrant de troubles divers.*» Pourtant, si elles connaissaient l'environnement extrêmement difficile dans lequel ces

enfants évoluent, les enseignantes comprendraient que c'est cet environnement et l'école qu'il faut changer.

Dans la première partie de sa *Lettre aux enseignantes*, Cadotte trace un portrait de son «*village*», c'est-à-dire Hochelaga-Maisonneuve. La pauvreté qui y règne s'accompagne de problèmes de pollution, de santé, de jeu compulsif, d'un univers de locataires et d'une culture du char et de la violence nourrie par Hollywood et les jeux vidéo, un terreau peu propice à un parcours scolaire couronné de succès. «*L'école, conclut Cadotte, est le seul organisme assez puissant pour contrebalancer cette propagande*» et les effets de cette pauvreté. Encore faut-il, pour cela, que les enseignantes soient conscientisées à ce problème, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Même si toutes les statistiques indiquent que la richesse de son milieu familial est le facteur le plus important de réussite d'un élève à l'école, on continue de dire que l'école est neutre et doit le rester. Selon Cadotte, ce mythe est «*le plus grand obstacle qui nous empêche de vaincre le décrochage*». L'école, explique-t-il, n'est pas neutre. Elle sélectionne au lieu de développer le plein potentiel de chaque enfant et sert ainsi à reproduire les inégalités sociales.

Elle n'a d'ailleurs jamais été neutre. Dans les années 1940, elle présente une vision du rôle des femmes comme reines du foyer. En 1960, encore, elle rejette la laïcité. Dans les années 1970, elle conteste les enseignantes qui souhaitent mettre en lumière les injustices sociales. Dans les années 1970, à Montréal, elle utilise des tests supposément scientifiques (genre Q.I.) qui reproduisent les discriminations sociales. Dans les années 2000, elle utilise du matériel de propagande produit par le fédéral et jette les hauts cris

quand des pédagogues souverainistes proposent une modeste contrepartie. Le ministère de l'Éducation, de plus, finance grossièrement un réseau privé au détriment des besoins du public.

«*Une école sans idéologie, conclut donc Cadotte, est aussi impossible qu'un gouvernement sans idéologie.*» Cela admis, il ne s'agit pas de souhaiter une neutralité illusoire, mais plutôt de prôner «*une idéologie qui avantage la majorité des Québécois, et non seulement une minorité*». C'est à ce changement de paradigme que Cadotte invite les enseignantes du Québec, en leur proposant «*un vrai programme éducatif, libérateur des esprits, plutôt qu'un programme qui enseigne à maintenir l'injustice et les inégalités*».

Ce programme contiendrait «*des connaissances utiles à tous plutôt que des connaissances pour la petite minorité qui va se rendre à l'université*», privilégierait «*une pédagogie de transformation sociale*» et «*une pédagogie du projet*». En matière d'éducation à l'environnement, par exemple, il ne se contenterait pas d'insister sur la nécessité du recyclage domestique, mais ferait découvrir aux jeunes le rôle des grands pollueurs industriels. Son contenu scientifique aborderait des enjeux québécois, comme l'eau et les forêts, donnerait des armes pour combattre la pensée magique et mettrait au programme une initiation aux premiers soins.

Pour obtenir de bons résultats en français, cette école devrait compter sur des enseignantes qui aiment vraiment la lecture et la langue française (une denrée rare à l'heure actuelle), qui rejettent les discours chagrins (du genre «*mon Dieu que le niveau a baissé*») et qui sont convaincues qu'on peut apprendre à tout âge (assez de cette attitude qui consiste à blâmer le niveau scolaire inférieur).

Cette école réformée selon Cadotte initierait aussi les jeunes au discours médiatique et à ses dérives et les ouvrirait sur le monde avec une perspective vraiment coopérative.

Tout, dans les propositions de Robert Cadotte, n'est pas à accueillir sans réserve. La notion de «*connaissances utiles*», notamment, devrait être mise en débat, si on veut éviter que l'utile se résume à l'utilitaire. Enseigner l'art culinaire et les premiers soins, d'accord, mais il faut souhaiter bien plus, c'est-à-dire aussi des savoirs savants pour les enfants d'Hochelaga-Maisonneuve et d'ailleurs. L'essayiste, de plus, juge sévèrement la réforme de l'éducation, mais la pédagogie du projet qu'il met en avant se distingue mal de cette dernière. Cet élément devrait donc être précisé. Enfin, le ton ironique de mononcle gauchiste qu'emploie parfois Cadotte est déplaisant.

Ce qu'il faut surtout retenir de cette *Lettre* n'hésite pas à prôner franchement une école de gauche, c'est la nécessité d'en finir avec le paradigme médical-individuel pour expliquer et combattre le décrochage scolaire et l'urgence de renouer avec une perspective sociologique critique dans ce débat. Quand l'école va bien à Westmount et mal à Hochelaga-Maisonneuve, il faut savoir se poser les bonnes questions et cesser de former les enseignantes comme si elles allaient toutes enseigner aux enfants de Jean Charest ou à de petits malades.

louisco@sympatico.ca

LETTRE AUX ENSEIGNANTES

L'ÉCOLE PUBLIQUE VA MAL!

LES SOLUTIONS DONT ON NE VEUT PAS PARLER

Robert Cadotte

M éditeur

Ville Mont-Royal, 2012, 288 pages



Fidel Castro et le commandant Juan Almeida Bosque

SOURCE ÉD. MICHEL LAFON

Mémoires

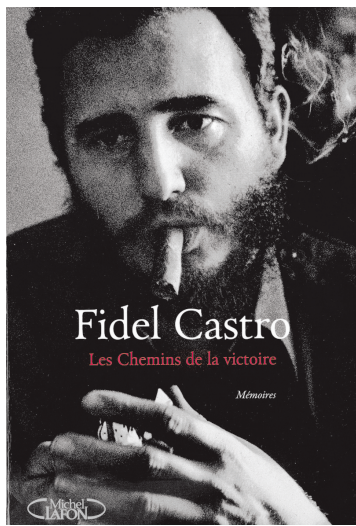
Castro, le guérillero et le tribun

MICHEL LAPIERRE

Profitant de sa retraite, Fidel Castro publie ses *Mémoires*. Il le fait, même si un ami, Gabriel García Márquez, dans son ironique *Automne du patriarcat* (1975), roman dont le héros ressemble au dictateur cubain, raconta: «*La loi écrite est une belle connerie et il se mit à gouverner de vive voix et en personne et à toute heure et partout... Nous avions fini par ne plus comprendre ce que nous deviendrions sans lui...*»

La version française du premier tome (1926-1958) des fervents *Mémoires* s'intitule *Les chemins de la victoire*. Après avoir résumé son jeune âge, ses études de droit, son expérience d'agitateur, Castro décrit en détail la guérilla qu'il commença en 1956, avec son frère Raúl, Che Guevara et quelque 20 autres compagnons, dans la Sierra Maestra, pour renverser la dictature du militaire Fulgencio Batista, régime cubain qui, rappelle-t-il d'emblée, était «*totalelement soumis aux dik-tats américains*».

Victorieux, il pratiquera un autoritarisme camouflé par la manipulation conviviale de l'opinion, un marxisme dont un populisme charismatique accommode les rigueurs. Il sera l'ennemi démagogique des libertés individuelles, le fossoyeur d'une société où seuls le boom touristique, les progrès en médecine et en



éducation cachent la misère rampante. Mais on est forcé d'admettre qu'il défiera la première puissance mondiale.

Castro sera le seul à le faire dans les Amériques mêmes, chasse gardée des États-Unis. En 1962, en permettant l'installation de missiles nucléaires soviétiques à Cuba, il fera trembler le monde.

Dans ses *Mémoires*, l'homme politique, par son sens de l'histoire, se rattache au révolutionnaire cubain José Martí (1853-1895), écrivain et penseur qui révéla l'identité latino-américaine. Il souligne que les États-Unis, en s'alliant en 1898 avec Cuba, dans la guerre que la colonie livrait contre l'Espagne pour obtenir son indépendance,

se conduisirent comme un libérateur très intéressé.

Créée par Washington, l'armée cubaine sera, précise-t-il, «*un instrument efficace aux mains*» des entreprises états-uniennes. De colonie espagnole, l'île antillaise deviendra un fief de l'oncle Sam. Comme l'explique Castro: «*Les Américains nous rendaient totalement tributaires des produits de leur industrie et de leur agriculture.*»

On comprend que, grâce à la propagande verbale et musicale menée par Radio Rebelles, à la connaissance du relief accidenté de la Sierra, à la tactique de l'encercllement des lignes ennemies, à l'appel à la grève générale, les troupes de guérilla, déjà formées de 3000 combattants, réussirent à déjouer une armée régulière de près de 10 000 soldats. Champion de la guerre psychologique, Castro prêchait le sens de l'honneur et le patriotisme même à l'armée de Batista!

Puis, le 1^{er} janvier 1959, sous les vivats de La Havane, Fidel, cette force de la nature, entama le rêve de la révolution par un discours aux paroles sans fin.

Collaborateur du Devoir

LES CHEMINS DE LA VICTOIRE

Fidel Castro
Michel Lafon
Neuilly, 2012, 658 pages

HISTOIRE

Être Hitler

SÉBASTIEN VINCENT

Le régime hitlérien a valeur de paradigme pour le XX^e siècle. A n'en point douter, l'explication du nazisme pose encore problème, vu le caractère unique de ce phénomène d'extrême droite. Il y eut, voilà quelques décennies, une polémique entre historiens quant à la définition de la place et de la fonction d'Adolf Hitler dans le système nazi de gouvernement: il fut pour les uns le «*maître du III^e Reich*»; pour les autres, il fut «*un dictateur faible*». Une autre querelle, la fameuse *Historikertreit*, souleva en Allemagne de l'Ouest, en 1986, une troublante interrogation: peut-on traiter l'époque nazie de la même façon que l'on aborde d'autres périodes du passé?

Hitler, un des rares individus qui a concrètement transformé le cours de l'histoire, constitue toujours une énigme politique, idéologique et morale indissociable de questions de méthode et de philosophie de l'histoire. Sans renouveler les débats de fond, deux nouveaux ouvrages parus en français s'ajoutent à la production pléthorique traitant du Führer. Ce qui distingue ces portraits demeure sans contredit leur

impressionnante iconographie, souvent inédite, tirée d'archives, d'affiches et de films d'époque.

Le beau livre *Apocalypse - Hitler* reprend le format et l'esprit des deux précédents offerts par Daniel Costelle et Isabelle Clarke, maîtres d'œuvre, entre autres, de la série télévisée *Apocalypse, la 2^e Guerre mondiale* (2009). S'appuyant sur des images saisissantes, il traite de la période allant de la naissance d'Hitler, en 1889, jusqu'en 1934, après la Nuit des longs couteaux, «*marque sanglante de la fin du processus de destruction de la démocratie en Allemagne et de l'établissement de la dictature. C'est la "montée au pouvoir"; une période certainement en résonance avec celle d'aujourd'hui et dont le récit peut être utile aux jeunes générations*». On peut d'ailleurs suivre en janvier, sur les ondes de Télé-Québec, les deux émissions desquelles le livre est tiré.

L'angle choisi par François Kersaudy, biographe de Churchill et spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, complète le propos de Costelle et de Clarke en mettant en lumière le parcours militaire de l'artiste bohème raté devenu tyran

implacable et chef de guerre téméraire. En 14 chapitres touffus, mais au style accessible, son *Hitler* présente un condensé d'histoire militaire proposé dans une mise en page dynamique auquel il manque manifestement une conclusion digne de ce nom.

L'historien Ian Kershaw, dont les travaux constituent un sommet historiographique inégalé sur le nazisme, soutient dans l'introduction de sa monumentale biographie du Führer (Flammarion, 1998-2000) que la dictature hitlérienne «*a montré comment une société moderne, avancée, cultivée [a pu] si rapidement sombrer dans la barbarie*». Hitler a été l'épicentre de cette offensive contre les racines mêmes de la civilisation. Pour cela, il importe de poursuivre la réflexion sur l'homme qu'il fut.

Collaborateur du Devoir

APOCALYPSE - HITLER

Daniel Costelle et Isabelle Clarke
Acropole
Paris, 2011, 167 pages

HITLER

François Kersaudy
Perrin, «coll. Maîtres de guerre»
Paris, 2011, 265 pages

En kiosque # 43

www.ababord.org



Coupon d'abonnement

Taxes et frais de poste inclus

- Abonnement individuel 1 an/5 numéros : 35 \$
 Abonnement individuel 2 ans/10 numéros : 60 \$
 Tarif étudiant 1 an (+ photocopie de carte étudiant) : 25 \$
 Abonnement organisationnel 1 an/5 numéros : 50 \$
 Don de soutien à la revue de _____

Nom _____

Organisme/Institution _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Tél. _____ Courriel _____

Débuter l'abonnement au numéro _____

Faites parvenir votre coupon et votre chèque libellé à l'ordre de

La revue À bâbord !

5819, De Lorimier, Montréal, QC, H2G 2N8

Pour nous joindre : info@ababord.org

EN BREF

La pensée d'Éva Circé-Côté

Les éditions du Remue-ménage proposent une soirée lecture des chroniques d'Éva Circé-Côté (1871-1949), journaliste,

milite féministe, libre-penseuse et fondatrice de la bibliothèque publique de Montréal. Cette soirée de lecture de plusieurs textes de cette femme d'exception aura lieu le 27 février à 19h, au bar Les Pas

Sages, situé au 951 de la rue Rachel Est à Montréal. Les lettres seront lues par Paule Baillargeon, Myriame El Yamani, Danaé Michaud-Mastoras, Dominique Payette, Monique Simard et Bernard Vallée. - *Le Devoir*